

~~No 444~~ No 84

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON
Année scolaire 1924-1925 — N° 47.



CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DE
**L'ÉVOLUTION DU CHEVAL
EN ROUMANIE**

Avec 12 photographies intercalées dans le texte.

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 25 Mars 1925

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

le Vétérinaire Pierre STAVRESKO

Né, le 13 mai 1865, à Bucarest (Roumanie),

Général de brigade,

Chef des Services vétérinaires de l'Armée Roumaine,

Inspecteur général honoraire des Haras de l'Etat Roumain,

Lauréat de l'Académie Roumaine,

Professeur honoraire des Ecoles militaires,

Membre correspondant de la Société centrale de médecine vétérinaire de Paris,

Conférencier agréé aux Ecoles nationales vétérinaires de Lyon et d'Alfort.



LYON

SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE A. REY

IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

1925

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DE
L'ÉVOLUTION DU CHEVAL
EN ROUMANIE

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Directeur M. F. X. LESBRE
Professeur honoraire M. Alfred FAURE, ancien directeur.

PROFESSEURS

Physique et chimie médicale, Pharmacie, Toxicologie.	MM. PORCHER
Botanique médicale et fourragère, Zoologie médicale, Parasitologie et Maladies parasitaires	MAROTEL.
Anatomie descriptive des animaux domestiques, Tératologie, Exté- rieur	LESBRE.
Physiologie, Thérapeutique générale, Matière médicale.	JUNG.
Histologie et Embryologie, Anatomie pathologique, Inspection des denrées alimentaires et des établissements classés soumis au contrôle vétérinaire	BALL.
Pathologie médicale des Equidés et des Carnassiers, Clinique, Sémiologie et Propédeutique, Jurisprudence vétérinaire.	CADEAC.
Pathologie chirurgicale des Equidés et des Carnassiers, Clinique, Anatomie chirurgicale, Médecine opératoire.	DOUVILLE.
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire, Clinique, Médecine opératoire, Obstétrique	CUNY.
Pathologie générale et Microbiologie, Maladies microbiennes et police sanitaire, Clinique	BASSET.
Hygiène et Agronomie, Zootechnie et Economie rurale.	BOUCHER.

CHEFS DE TRAVAUX

MM. PORCHEREL.	MM. TAPERNOUX
AUGER.	TAGAND.
LOMBARD.	

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

Président : M. le D^r GUIART, Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Assesseurs : M. F. X. LESBRE, Directeur de l'École Vétérinaire, Officier de la Légion d'Honneur.

M. H. BOUCHER, Professeur à l'École Vétérinaire, Chevalier de la Légion d'Honneur.

La Faculté de Médecine et l'École Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation ni improbation.

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE LYON

Année scolaire 1924-1925 — N° 17.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE L'ÉVOLUTION DU CHEVAL EN ROUMANIE

Avec 12 photographies intercalées dans le texte.

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 25 Mars 1925

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

PAR

le Vétérinaire Pierre STAVRESCO

Né, le 13 mai 1865, à Bucarest (Roumanie),

Général de brigade,

Chef des Services vétérinaires de l'Armée Roumaine,

Inspecteur général honoraire des Haras de l'État Roumain,

Lauréat de l'Académie Roumaine,

Professeur honoraire des Ecoles militaires,

Membre correspondant de la Société centrale de médecine vétérinaire de Paris,
Conférencier agréé aux Ecoles nationales vétérinaires de Lyon et d'Alfort.



LYON

SOCIÉTÉ ANONYME DE L'IMPRIMERIE A. REY

IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

1925

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL C. PRÉSAN

Chef du Grand Etat-Major général de l'Armée Roumaine
pendant la Guerre mondiale.

Hommage d'admiration et de profonde
reconnaissance.

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL G. MARDARESCO

Ministre de la guerre.

Hommage respectueux et reconnaissant.

**A mes Chefs militaires
dans le passé et dans le présent**

**MINISTRES DE LA GUERRE,
CHEFS D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL,
INSPECTEURS GÉNÉRAUX**

Au cours des trente-sept années pendant
lesquelles j'ai servi la Patrie, vous m'avez
prodigué les marques d'une confiance
absolue.
Aujourd'hui, à la veille de ma retraite,
pour limite d'âge, je tiens à vous en
exprimer toute ma reconnaissance.
Le présent travail trouve son explication
dans votre admirable exemple.

A LA MÉMOIRE

DE

S. ARLOING

Ancien Directeur de l'École nationale vétérinaire de Lyon,
Professeur à la Faculté de médecine de Lyon,
Correspondant de l'Institut de France,
Associé national de l'Académie de médecine
et de la Société nationale d'agriculture de France,
Commandeur de la Légion d'Honneur.

A LA MÉMOIRE

DE

CHARLES CORNEVIN

mon vénéré maître,

Professeur de Zootechnie à l'École nationale vétérinaire de Lyon.

ET

A SON ÉMINENT SUCESSEUR

MONSIEUR LE PROFESSEUR H. BOUCHER

Qui fut pour moi un guide dévoué autant
qu'éclairé.

L'un et l'autre tiendront toujours une
grande place dans mon affection et ma
reconnaissance.

A MONSIEUR E. LECLAINCHE

Inspecteur général des Services sanitaires
et des Ecoles nationales vétérinaires de France,
Membre de l'Institut.

Témoignage très respectueux de recon-
naissance pour son inépuisable dévoue-
ment à mon égard et à l'égard des
miens.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR F. X. LESBRE

L'éminent Directeur de l'École nationale vétérinaire de Lyon.

Qui a bien voulu mettre à mon service son
inlassable autant qu'affectueux dévoue-
ment.

AU CORPS ENSEIGNANT
DE L'ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE
DE LYON

Après duquel j'ai trouvé de savantes
et précieuses directives.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR GUIART

Qui, tout en nous faisant l'honneur de
présider notre thèse, a profité de
l'occasion pour témoigner du grand
intérêt qu'il porte à notre pays.

AVANT-PROPOS

La thèse que j'ai l'honneur de présenter est le résultat de trente-cinq années d'études et d'observations concernant l'élevage du cheval et son évolution. Je dois ajouter toutefois qu'elle a été élaborée avec quelque hâte, à l'occasion d'une mission de conférencier que je suis venu accomplir en France, sur l'invitation du corps enseignant de l'École d'Alfort, que je suis heureux de remercier ici pour l'excellent accueil qu'il m'a réservé.

A la minute présente où la Roumanie, par le Traité de Versailles, se trouve à nouveau maîtresse de la presque totalité de la terre qu'occupaient en Europe, il y a dix-huit siècles, nos ancêtres Daces et Romains, le problème du perfectionnement du cheptel se pose chez nous d'autant plus impérieux que la loi agraire de 1917 vient d'y substituer au régime agricole latifondiaire celui de la petite propriété, base de la société actuelle en Roumanie.

En vérité, S. M. le roi Ferdinand de Roumanie, méditant sur les devoirs inhérents à sa fonction suprême et s'étant rendu accessible à ses soldats en

vivant durant toute la guerre au milieu d'eux comme un père au milieu de ses enfants, s'occupant plus de leurs intérêts que des siens, aliéna aux paysans les domaines de la Couronne. Dans le même but, conforme à ses augustes vœux, une loi organique fut votée par les Chambres, en 1917, morcelant tous les *latifundia*. On rendit ainsi maîtres de ces parcelles, limitées chacune à 5 hectares, les soldats mobilisés à qui ces terres devaient revenir en vertu du droit qui découle de la nature.

Il importe en cette occasion de rappeler, pour mieux la mettre en évidence, la part d'honneur revenant aux grands propriétaires roumains qui, à l'exception de cinq, ont spontanément appuyé au Parlement, en leur qualité de représentants de la Nation, la réalisation de ce progrès social, aliénant aux laboureurs leurs propres domaines.

Il faut toutefois reconnaître que la Roumanie actuelle, si elle s'est élevée par ses trois derniers souverains, par les gouvernants et les grands propriétaires à une situation sociale pouvant servir de modèle, se trouve par contre bien arriérée au point de vue du cheptel et de la technique agricole. Il ne pouvait en être autrement : la suzeraineté ottomane qui avait régné chez nous quatre siècles environ, et qui, abolie en 1878, avait été remplacée par un régime national très voisin de celui de l'esclavage agricole, ne pouvait aboutir qu'à un déplorable analphabétisme rural, à une ignorance ménagère des plus fâcheuses, à une agriculture primitive comportant un cheptel dégénéré, à un manque d'outillage agricole

et à une absence presque totale de connaissances techniques appropriées aux strictes exigences de l'époque où nous vivons.

Il résulte de cet état de choses que le problème relatif à l'amélioration de l'agriculture et de l'élevage ne pourra être solutionné qu'à la suite d'études sérieuses que l'on doit désormais entreprendre dans toutes les parties de la science agronomique et zootechnique.

Il faudra donc pousser les investigations autant dans ce sens que dans celui, si délicat, de l'enseignement scientifique et professionnel. On se rendra compte, de cette manière, de ce qu'il convient de faire pour assurer l'avenir économique de la nation roumaine.

Il existe bien chez nous, depuis environ trente ans, un service zootechnique officiel des plus remarquables par son organisation théorique ; malheureusement cette organisation qui, après la mort du professeur FILIP, en 1922, a triplé l'effectif de ses bureaux, n'admet pour doctrine que celle de l'école allemande prétendant perfectionner les grands animaux domestiques d'après l'hypothèse de WEISMANN et les règles de MENDEL, ce qui, selon moi, ne peut aboutir qu'à un insuccès. C'est pourquoi je me suis fait un devoir, en ma qualité de conseiller hippique près le Ministre de l'agriculture en Roumanie, de montrer le danger de cette doctrine et de réintroduire dans mon pays les méthodes zootechniques françaises et anglaises. Indépendamment de mes conseils techniques à l'Administration, je m'efforce de

vulgariser parmi mes compatriotes la meilleure voie à suivre pour l'amélioration des chevaux, qui est celle pratiquée et enseignée tant en Angleterre qu'en France.

Si j'en avais eu le temps, j'aurais aimé présenter comme sujet de thèse une étude comparative des doctrines hippiques en faveur dans les divers pays, question qui m'a beaucoup occupé. Malheureusement les circonstances m'obligent à limiter mon sujet, et je me bornerai à traiter de *l'Évolution du cheval en Roumanie*.

Lyon, le 5 mars 1925.

P. STAVRESCO.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE

L'ÉVOLUTION DU CHEVAL
EN ROUMANIE

I

ORIGINE DES CHEVAUX ROUMAINS

Pour mieux faire ressortir les causes de l'évolution subie au cours des siècles en Roumanie par les représentants de l'espèce *Equus caballus*, il faudrait esquisser au préalable les caractères géographiques et climatériques de la Roumanie et énoncer les phases historiques et sociales du peuple qui a utilisé cet animal. C'eût été la meilleure façon de faire comprendre les phases de l'évolution du cheval roumain, évolution que j'attribue plutôt à l'influence des différents états sociaux successifs du peuple qu'à celle du milieu cosmique. Mais ce serait là un sujet trop vaste pour le travail que j'envisage aujourd'hui. Je me limiterai aux origines et à l'évolution du cheval lui-même.

Quoiqu'il n'entre pas dans le cadre de mon sujet de traiter de l'enchaînement phylogénétique du

cheval domestique, je dirai toutefois ma conviction à cet égard. Cette conviction est que la filiation est *monophylétique*. La nature, pour créer le cheval ou toute autre espèce, n'a pas eu besoin de croiser les espèces paléontologiques ou préhistoriques, l'évolution naturelle d'une souche unique a suffi. Malgré la transition parfois insensible entre les espèces, il semble qu'elle ait voulu partout dresser un mur entre elles, en leur inspirant une répugnance instinctive au croisement et en stérilisant les produits qui, par hasard ou artifice, peuvent en naître.

On tend à croire aujourd'hui que le berceau de l'espèce chevaline, répandue de nos jours sur tout le globe, se trouve en Amérique. C'est là où l'on a trouvé le plus grand nombre de fossiles d'Equidés précurseurs. Les premiers chevaux durent passer en Asie où existe aujourd'hui un de leurs descendants encore sauvage, le cheval de Prjewalskii.

On a donné de ce dernier cheval quantité de descriptions morphologiques, parmi lesquelles celles d'Oustalet et Trouessart sont les plus connues en France. On peut voir au Jardin des Plantes, à Paris, cinq représentants de cette race. Plusieurs autres se trouvent dans les Jardins d'acclimatation de Russie, d'Angleterre et des Etats-Unis. Mais, comme la simple description ne saurait donner au lecteur une idée exacte et complète de l'animal dont il s'agit, il est préférable d'en reproduire les traits par la photographie (fig. 1) qui nous fut envoyée, il y a deux ans, par M. le professeur H.-F. Osborn, directeur du Musée d'histoire natu-

relle de New-York, d'après des individus existant au Jardin d'acclimatation de cette ville.

Je prendrai donc comme point de départ de mon étude ce cheval des hauts plateaux et des steppes de la Mongolie, que découvrit au siècle der-



FIG. 1. — Chevaux Prjewalski du Jardin d'acclimatation de New-York (1922).

nier le colonel russe Prjewalski. La figure ci-dessus fait bien ressortir sa parenté, si lointaine qu'elle soit, avec le cheval du paysan roumain, tel qu'il existait notamment au siècle dernier et tel qu'il existe encore aujourd'hui.

Ces animaux ont une taille moyenne de 1 m. 35 et ne dépassant guère 1 m. 40. Les chevaux du haras demi-sauvage de l'abbé roumain *Tafta*, dans la région montagneuse du département de *Putna*, en Moldavie, chevaux que j'ai soigneusement étudiés en 1895, ressemblaient au cheval de Prjewalskii. Il en existe encore quelques spécimens, mais ils se font

de plus en plus rares. Les seuls caractères qui les distinguent se rapportent aux phanères : tandis que le Prjewalski est fauve clair avec des crins peu fournis et plus ou moins laineux, ses descendants

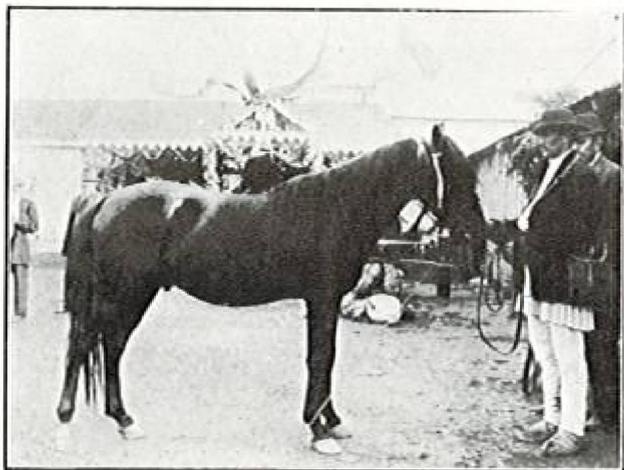


FIG. 2. — Cheval de Bissoka (Exposition de R. Sarat, 1903).

de Roumanie sont bais ou alezans, rarement noirs, avec une crinière et une queue longues et bien fournies, ainsi que le montre la photographie (fig. 2) représentant le type actuel des chevaux roumains du département Ramnicu-Sarat confinant à celui de Putna dont nous venons de parler, chevaux que l'on appelle chez nous les *Bissoka*, du nom du plateau où se trouvent les mieux réussis. J'en avais fait, il y a vingt-cinq ans, dans une de mes publications de jeunesse, une race spéciale descendant directement du cheval tartare de la Russie.

Avec feu le professeur Filip, nous étions, à cette époque-là, obsédés de la doctrine en vertu de laquelle on avait tendance à attribuer une origine commune et relativement récente, ou au moins une parenté étroite, à tous les groupes d'animaux domestiques se ressemblant plus ou moins. C'est ainsi que Filip croyait que les bovins autochtones des Carpathes et ceux couleur cendrée des Alpes étaient de même race, et que je rattachais moi-même les petits chevaux de Bissoka, trapus et ambleurs de naissance, aux chevaux tartares que les peuples de Crimée avaient dû introduire dans ces localités pendant leurs fréquentes invasions en Roumanie.

Cette dernière supposition n'était pas dénuée d'arguments, mais ce qui est plus probable c'est que les deux races, roumaine de Bissoka et tartare de la Crimée, descendent l'une et l'autre d'une même souche orientale, la première venue par le Sud, la seconde par l'Est, et que, par conséquent, elles ne descendent pas l'une de l'autre mais d'un ancêtre commun amené en Europe par les peuples asiatiques. Les chevaux des Tartares sont arrivés par les steppes, ceux des Gètes, en traversant la Méditerranée ou le Bosphore.

Les chevaux actuels des Carpathes septentrionales, ceux que l'on appelle *Houtzouls*, ne se distinguent guère de ceux du plateau de Bissoka que par des détails de conformation : leur corps un peu allongé, plus étoffé, rappelle celui d'un poney qui ferait passage au hackney, ainsi que le montre la figure 3.

Le même type de cheval, petit et trapu, se rencontre tout le long de la chaîne des Carpathes (fig. 4), jusqu'aux Portes de Fer résultant de la

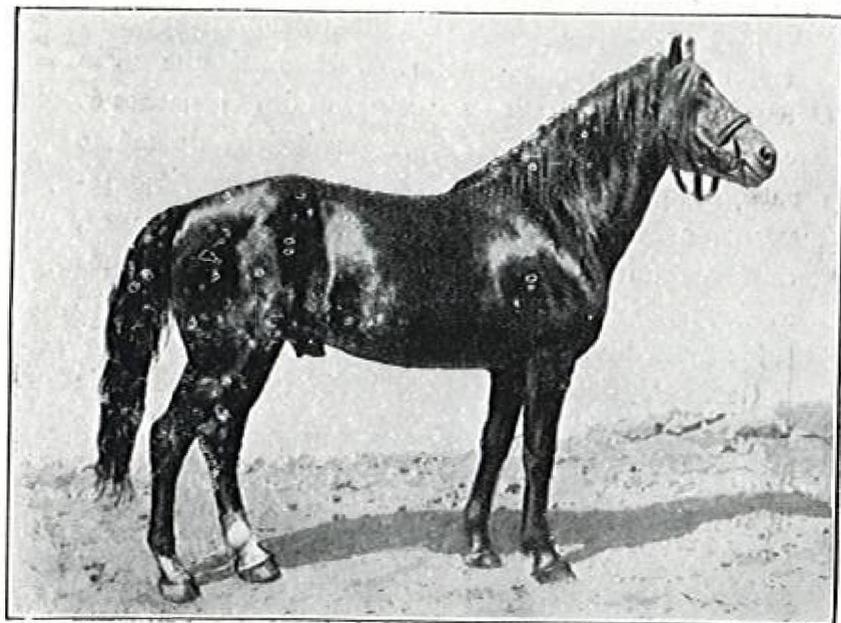


FIG. 3. — Etalon du type Houtzoul. Taille 1 m. 38.
(Haras de Radaoutzi, 1921).

rupture survenue à l'époque quaternaire entre les Carpathes et les Balkans.

A mesure que l'on descend des collines des Carpathes vers les terrasses et les plaines Est et Sud, on voit le cheval autochtone augmenter de taille et varier de formes au point que l'on ne distingue plus une race homogène mais une sorte de mosaïque de poneys grands et moyens.

Tels sont les chevaux les plus antiques du pays,

ceux appartenant aux paysans qui ont vécu des siècles dans le servage agricole, dont la fortune est bien modeste et les installations de leur cheptel

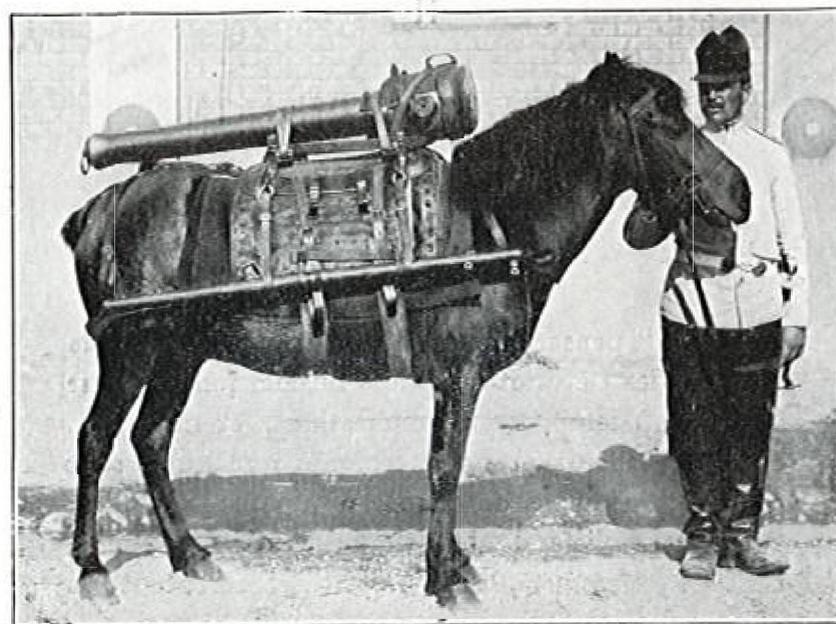


FIG. 4. — Cheval des Carpathes de Valachie. Taille 1 m. 38.

très sommaires. Il n'est pas exagéré de dire qu'une bonne partie de ces animaux est moins favorisée par l'homme qu'ils ne le seraient par la nature, à l'état sauvage. Ici la sélection naturelle produit ses effets bienfaisants, tandis que là, la reproduction est à peu près abandonnée au hasard, les paysans et leurs maîtres s'en désintéressant également, en dépit d'une loi récente qui interdit la promiscuité de tout étalon avec des juments quelconques.

II

LES CHEVAUX ROUMAINS

DANS LE TEMPS ET DANS L'ESPACE

Tout fait penser que les chevaux dont les premiers Thraces, les Gètes et les Daces faisaient usage pour satisfaire à leurs besoins domestiques et militaires, étaient meilleurs et mieux soignés que ne le sont ceux dont je viens de donner un aperçu général.

Les bas-reliefs de la colonne Trajane à Rome, différentes fresques, gravures, etc., représentant ces chevaux datant de presque deux mille ans, sont le témoignage le plus éclatant de ce qu'ils étaient alors. Ils se rapprochaient beaucoup de ceux dont Phidias avait transmis le type à la postérité en exécutant les admirables sculptures du Parthénon qui montrent la vivacité, l'agilité, la taille et la conformation des anciens chevaux hellènes, pareils aux perses, assyriens, mèdes, parthes et égyptiens.

Aucun renseignement ne nous est cependant parvenu, permettant d'induire la différence qui pouvait exister alors entre les chevaux daces de selle et de trait.

D'autre part, il est vraisemblable que les Romains, lors de la conquête de la Dacie, introduisirent des chevaux de diverses provenances : toscans, siciliens, napolitains, lombards, voire même ardennais, gaulois et belges, comme plus tard le firent leurs colons. Mais on n'a aucun renseignement sur cette importation de chevaux méridionaux et occidentaux, qui cependant paraît certaine.

A partir du iv^e siècle, d'autres types caballins accompagnèrent en Dacie les différents envahisseurs. Soit qu'ils se reproduisissent entre eux, soit qu'ils fussent croisés avec les sujets autochtones, ils durent se répandre dans le pays ; mais, en raison de la courte durée de l'occupation par chacune de ces hordes, Goths, Coumans, Avars, Tartares, etc., les chevaux indigènes ne semblent pas avoir subi une modification bien profonde et durable.

Par contre, on attribue au cheval des Huns une influence considérable et prolongée sur les chevaux roumains, cette horde ayant occupé plusieurs siècles une partie du pays. Le type du cheval hongrois primitif a été suffisamment bien décrit par les auteurs hongrois et autrichiens ; on peut même en voir un dessin admirablement exécuté dans l'*Encyclopédie agricole* d'Alois Coch, que nous regrettons de n'avoir pas ici à notre disposition pour le reproduire. On s'en fera une idée approximative par la figure 5, représentant la capture, au commencement du xix^e siècle, des chevaux d'un haras demi-sauvage en Valachie. Ce groupe, peint, il y a juste un siècle, par l'allemand Peter Hess et

dont l'original se trouve à la pinacothèque royale de Munich, représente précisément des descendants des chevaux que montaient les cavaliers d'Attila pendant leur incursion en France.



FIG. 5. — Chevaux de la plaine Valaque.
(Toile de Peter Hess, 1825.)

Il est extrêmement probable que ce haras était un de ceux que possédaient en Transylvanie les Roumains se trouvant alors sous la domination des Habsbourg. Chaque année, vers l'automne, on amenait de la Transylvanie, sur les terrasses roumaines du Bas Danube ainsi que sur les alluvions de ce grand fleuve, en même temps que les moutons transhumants des Carpathes, les chevaux de quelques haras.

Si maintenant l'on compare les chevaux de la peinture de Peter Hess à ceux représentés par Elie

Delaunay et Courselle-Dumont dans la fresque célèbre du Panthéon de Paris figurant la marche d'Attila sur cette ville, il faudrait plutôt croire que le cheval qu'avait monté Attila en France n'était pas de race hongroise, mais plutôt d'une race lourde occidentale, butin de guerre. Au surplus il ne s'agit là peut-être que d'un caprice de l'illustre peintre français, à moins qu'il n'ait obéi à cette antique tradition des artistes accoutumés à représenter les grands chefs guerriers montés sur de gros chevaux. Frémiet, dans son chef-d'œuvre de Jeanne d'Arc (place des Pyramides, à Paris), s'est toutefois affranchi de cette tradition en cherchant à réaliser le cheval de l'époque.

Faire la description du type de l'ancien cheval magyar serait reproduire ici sans aucun intérêt ce que tous les hippologues ont répété en se copiant, et ce que moi-même j'ai fait à l'occasion de la publication, en 1900, de mon travail d'hippologie couronné en 1901 par l'Académie roumaine quoiqu'il fût semé de grosses erreurs inhérentes à l'époque où il fut imprimé.

Mais, voici que, dix années après l'exécution de la peinture de Peter Hess, le grand peintre français Raffet (Denis-Auguste-Marie), l'immortel auteur du *Réveil*, de la *Revue Nocturne*, de la *Retraite*, du *Bataillon Sacré*, etc., nous a donné, en 1837, sur les chevaux roumains de la Valachie, le *Passage de la rivière de Buzeu* (lire Bouzeou) (fig. 6), la *Famille tzigane en voyage* (fig. 7), et d'autres chefs-d'œuvre encore où les chevaux roumains sont repré-

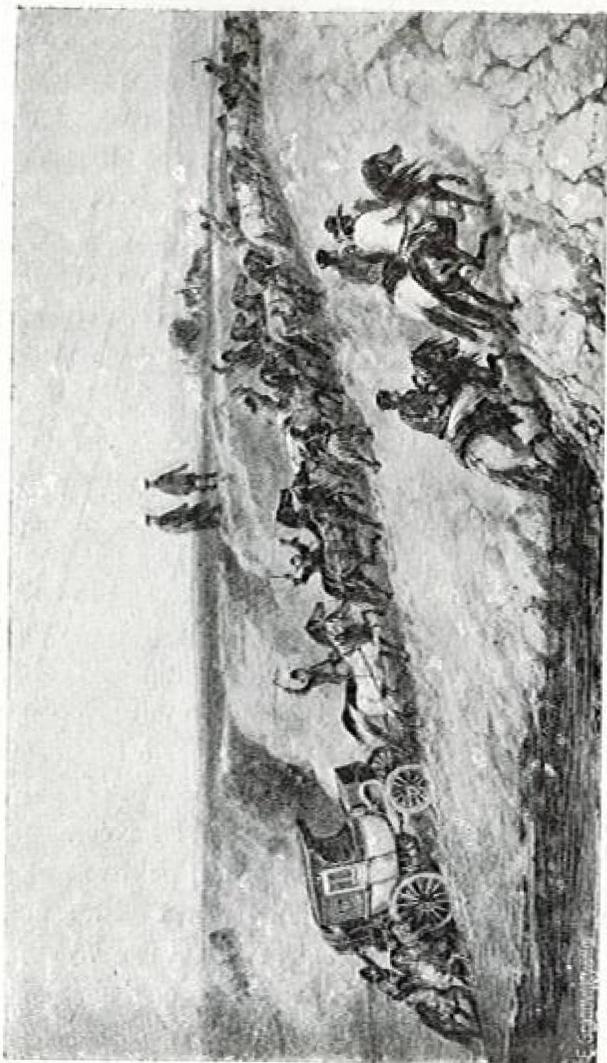


FIG. 6. — *Le passage du Buzen, par Raffet (1837).*

sentés comme étant d'une tout autre race que celle figurant sur la toile de Peter Hess. Tandis que celui-ci indique pour le cheval roumain les traits du cheval magyar primitif, long, mince, à tête busquée (race mongole), tel que Piétrement en a



FIG. 7. — *Famille tsigane en voyage (Moldavie), par Raffet (1837).*

fait la description dans son savant travail sur les chevaux préhistoriques, l'autre retrace les lignes de la race arabe, avec une tête camuse.

Je crois avoir étudié à fond le cheval roumain, au cours de nombreux voyages dans toutes les parties de mon pays ; j'en ai visité presque tous les éleveurs, et j'ai constaté que peu de chevaux roumains conservent encore les caractères de l'ancien type du cheval magyar, ellipométrique et convexe-ligne selon la classification de Baron. La presque totalité des chevaux roumains ont les caractères des chevaux perses, syriens et arabes, tel que Raffet les a si bien représentés.

Et si, maintenant, on voulait chercher la cause de cette persistance dans les chevaux roumains du type arabe ainsi que de la disparition presque complète du type magyar, les deux explications suivantes se présentent de prime abord à l'esprit :

1^o Soutenir que le type longiligne, qui est un type dérivé, est moins fixe que le type médioligne, qui est le primitif, et que par conséquent ce dernier doit être dominant dans le mélange. Mais à cette explication on peut objecter que d'autres groupes de chevaux croisés, tels le pur sang anglais, l'anglo-normand français, l'anglo-cosaque du Don, le trotteur d'Orloff, le Nonius hongrois, etc., montrent que la ligne convexe ne cède guère la place à la ligne droite dans les croisements de longue date qui les ont produits. Il semble difficile d'admettre que, dans ce couple de caractères opposés, l'un soit dominant et l'autre récessif, conformément à la loi de Mendel.

Jusqu'à présent d'ailleurs, il a été impossible de faire une application fructueuse de cette loi en ce qui concerne nos grands animaux domestiques, quoi qu'en disent les auteurs allemands modernes, MM. Kronacher, Pusch et Hansen, notamment, dont les ouvrages proclament les bienfaits du mendélisme en zootechnie. Les indications fournies par les stud-books ont une tout autre valeur.

2^o Soutenir que le milieu cosmique a une influence dominante sur la persistance en zootechnie de tel ou tel type morphologique est une hypothèse qui reste à démontrer. Jamais, à ma connaissance, jusqu'à présent, il n'a été constaté que le climat

ou le sol puisse influencer le profil de la tête. Les causes qui ont jadis fait naître tel ou tel caractère morphologique nous sont inconnues, malgré les lamarekistes et néolamarekistes qui se sont évertués à expliquer la forme par la fonction, celle-ci variant sous l'influence du milieu ou du besoin.

Il faut donc, pour le sujet qui nous occupe, chercher ailleurs. A mon avis, la solution se trouve dans le *milieu social et politique* et non dans le milieu cosmique. C'est ce que je vais tâcher d'établir dans les pages qui suivent.

Pour démontrer l'intérêt qu'il y a chez nous à se diriger du côté de la sociologie et de l'économie politique dans le but de réaliser les améliorations de l'élevage, il faut envisager à la fois l'état de cet élevage et l'état des peuples qui le pratiquent, et les comparer l'un à l'autre.

Sur le même domaine, dans la même ferme, sous la surveillance des mêmes personnes, plusieurs races de chevaux, petites ou grandes, lourdes ou légères, peuvent continuer à se reproduire et à progresser sans que le milieu cosmique apporte à l'une plutôt qu'à l'autre des modifications sensibles.

On connaît en Angleterre, en France, en Hongrie, en Russie, en Roumanie, en Amérique, et ailleurs, des établissements hippiques, tels que Kisber, Mézőhegyes, Doubrowka, Radaoutzi, etc., etc., où des races chevalines fort différentes, comme la thoroughbred, la percheronne, l'ardennaise, l'arabe, la houtzoule, divers poneys, voire même d'énormes brabançons, sont entretenues et exploitées dans des

conditions relativement semblables et aussi satisfaisantes pour les unes que pour les autres.

Il ne faut point confondre ici les conditions du milieu cosmique avec celles du milieu zootechnique. Les premières sont déterminées par l'état de nature, les secondes sont en grande partie *artificielles*, créées pour les besoins de l'homme. Il y a donc une différence énorme entre ces deux milieux. Aussi, dès que le milieu zootechnique perd tant soit peu de son caractère artificiel et que l'on contrarie la nature au lieu de la favoriser, comme c'est le cas dans beaucoup de régions en Roumanie, l'éleveur ne fait plus de la zootechnie scientifique, mais bien de l'animaliculture à l'état demi-sauvage, où il intervient surtout comme gardien. Tel n'est pas le but qu'il doit poursuivre.

Que l'on se rappelle l'évolution des formes et des aptitudes subie entre les mains des peuples asiatiques par le pur sang arabe : cette évolution s'est faite parallèlement à celle de la civilisation de ces peuples. Arrivé à l'état de splendeur dès l'époque glorieuse des Assyriens, des Perses, des Mèdes et des Égyptiens, maintenu dans le même état de prospérité pendant toute la durée de la civilisation des Sarrasins, et demeuré tel à l'apogée de la domination des Turcs, le cheval arabe, jadis symbole de la beauté hippique et de l'extrême vitesse, n'est aujourd'hui représenté en Asie que par des individus très inférieurs à leurs lointains ancêtres et à ceux appartenant aux nations civilisées de l'Europe.

Que l'on se rappelle aussi l'évolution des types

des chevaux anglais et français : tous ont évolué progressivement et corrélativement à l'état social et agricole de ces deux grandes nations qui aujourd'hui imposent au monde entier leur civilisation et auxquelles les autres nations envient leurs méthodes de culture et d'élevage.

Que l'on compare enfin les chevaux allemands actuels aux chevaux anglais et français, et l'on verra que, malgré les efforts extraordinaires entrepris par les Allemands, ils n'en sont encore qu'à la production d'animaux dignes seulement de figurer au quatrième rang, c'est-à-dire à la suite des chevaux anglais, français et hongrois. Ce fait incontestable ne serait-il pas en rapport avec la mentalité et l'intellectualité des peuples envisagés, comme si les peuples n'avaient que les animaux domestiques qu'ils méritent ? Une pareille harmonie a été d'ailleurs proclamée par Goethe lui-même et, tout récemment, par le professeur Oswald dans *Les fondements énergétiques de la science et de la civilisation*, œuvre couronnée par un prix Nobel.



Les pays roumains ont toujours été propices à l'élevage du cheval.

Plusieurs siècles avant Jésus-Christ, Philippe de Macédoine faisait venir de la plaine de Valachie 20.000 poulinières dans son pays.

Aux *xiv^e* et *xv^e* siècles, les chevaux roumains devaient avoir conservé leur antique réputation

puisque l'armée du prince roumain Mircea, l'allié de la France, avait combattu contre les Turcs à côté de l'armée française à Nicopole, avec une forte cavalerie. De même, au xv^e siècle, la cavalerie roumaine était fort prisée des Français. Voici ce qu'en dit Ulysse de Marsillac : « Michel, voïvode de Valachie, a non seulement sous ses ordres des Valaques, dont les Turcs ont appris à connaître la bravoure, mais encore des Transylvains. Il a peu de canoniers, parce que ces peuples aiment mieux se servir de l'arme blanche que des armes à feu. La plupart d'entre eux sont des cavaliers. »

A la même époque, l'armée moldave avait, sous le règne du prince Etienne le Grand, 20.000 cavaliers, dont il se servit pour vaincre l'armée turque à Rakova.

Ces chevaux roumains, moldaves autant que valaques, devaient bien jouir d'une certaine renommée, car Vladimir, roi de Pologne, demandait, en 1459, au prince moldave, 400 chevaux, et, au cours du siècle suivant, le prince de Valachie faisait au Khan des Tartares un présent de 500 chevaux.

Les vieilles chroniques ainsi que les relations des voyageurs et des représentants des grandes puissances européennes dans les principautés danubiennes (Valachie et Moldavie) sont d'accord pour reconnaître des qualités remarquables aux chevaux roumains des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles. Il paraît même qu'au xvi^e siècle on élevait en Roumanie des chevaux aptes au service de l'artillerie. Antoine Burgio, nonce apostolique de la Hongrie, écrivait

en 1525 à Jacob Sodlet, secrétaire du Pape, qu'une entente avait été conclue entre le voïvode de Valachie, celui de Moldavie et le Sultan, ce dernier ayant obtenu des deux premiers le consentement d'acheter en terre roumaine le nombre de chevaux nécessaires au transport de son artillerie d'Andrinople à Nicopole¹.

La réputation d'énergie des chevaux roumains du xvi^e siècle est mentionnée aussi dans les récits sur la Roumanie faits par Martin Bielski, ainsi que par Reichesdorf dans la *Corographia Transylvaniae*.

Le français Blaise de Vigenère avait de même, en 1573, dans le récit qu'il fait de l'économie nationale roumaine, écrit que le paysan moldave s'occupait moins d'agriculture que d'élevage, le cheval tenant le premier rang dans l'élevage et constituant la plus grande richesse du pays.

Charles-Quint recevait de ses envoyés en pays roumain l'indication précise du nombre de chevaux que l'on pourrait obtenir des deux princes roumains pour préparer la campagne contre la Hongrie. Ce nombre était de 100.000². La richesse en chevaux était telle au xvi^e siècle que la Sublime Porte, quoique maîtresse alors des meilleurs chevaux du monde, acheta, en 1579, en Moldavie, 3.000 chevaux qu'elle employa dans sa guerre contre la Perse, et 1.500 six années plus tard³.

¹ Hurmuzaki, t. II, p. 499, cité par N. Filip dans son *Etude sur les animaux domestiques en Roumanie*, 1912, œuvre couronnée par l'Académie roumaine.

² Hurmuzaki, *loc. cit.*

³ Hurmuzaki, *loc. cit.*, t. IV, pp. 107 et 285.

Ce sont encore ces chevaux moldaves que Gabriel Cavazza, plénipotentiaire du doge de Venise en Roumanie, qualifiait de *bonissimi da viaggio*¹. Capello, secrétaire d'ambassade, écrivait à son maître qu'une réquisition de 300 chevaux venait d'avoir lieu en Moldavie pour la Cour de Venise².

Sur les chevaux roumains du XVIII^e siècle, il existe un document précieux, écrit de la main du consul autrichien en Roumanie, Reickevich : « Les grands seigneurs moldaves, écrit celui-ci, possèdent de magnifiques haras demi-sauvages. Dans le but de rafraîchir le sang de leurs animaux, ils font venir pour leurs juments des étalons de l'Asie. On s'est aperçu en Moldavie que, si l'on ne prenait pas cette dernière précaution pour bien conserver la race, les haras dégénéraient, car les produits des étalons tures et espagnols tombaient malades vers l'âge de six ans et avaient des jambes torses³ ».

Ne faut-il pas voir dans cette assertion un écho de l'opinion de Buffon proclamant la nécessité du croisement avec le cheval oriental ?

« Les chevaux moldaves, continue Reickevich, acquièrent une taille suffisamment grande pour la selle et même pour les attelages ; ils ont de belles formes, beaucoup de feu et bon caractère. Ce sont surtout les Prussiens qui les achètent pour la remonte de leur cavalerie légère. »

¹ Hurmuzaki, *loc. cit.*, p. 110.

² Hurmuzaki, *loc. cit.*, p. 121.

³ Reickevich, *Osservazioni storiche naturali et politiche intorno la Valachia et la Moldavia*.

Dans son *Voyage en Valachie*, Reickevich précise que « les chevaux valaques ont même taille que ceux des Hongrois, avec les jambes plus courtes et le corps plus gros. On en exporte énormément, ajoute-t-il, tout spécialement en Silésie ».

Les Hongrois eux-mêmes en achetaient pour remonter leur cavalerie. Cette dernière constatation est confirmée par les chroniques du XVII^e siècle, ainsi que M. le professeur N. Iorga de l'Université de Bucarest le fait remarquer dans sa publication *Études et Documents* (*Studii si Documente*), t. III, IV, p. 106.

De même, la Prusse et l'Autriche ont, jusque vers le commencement du XIX^e siècle, fait leurs remontes en Roumanie.

L'un des documents les plus intéressants prouvant combien jusqu'au XIX^e siècle les chevaux roumains étaient recherchés pour les remontes prussienne, autrichienne et turque, est la lettre adressée en 1778 par von Gaffon, ambassadeur allemand à Constantinople, publiée récemment par M. le professeur N. Iorga dans les *Actes et Fragments*, t. I, p. 94 et suivantes : « J'apprends, écrit von Gaffon à son maître, que les Autrichiens ont voulu acheter en Moldavie 2.600 chevaux. Et c'est peut-être ce qui occasionne pour nous ce refus de la Porte, qui soutient avoir elle-même le plus pressant besoin des chevaux de Moldavie pour monter les spahis du généralissime Abdula Pacha »¹.

Le même von Gaffon envoie en 1782, de Constan-

¹ N. Iorga, *Actes et Fragments*.

tinople au roi de Prusse, le rapport dont j'extrais ce qui suit : « Concernant les remontes à acheter en Valachie, le Reis-Effendi a confié à Frangopulo (le dragoman de von Gaffon) que les Autrichiens avaient demandé une expédition de 8.000 chevaux et qu'on les leur avait longtemps refusés ; que Reis-Effendi suppliait Votre Majesté de ne pas attribuer à de la mauvaise volonté le peu d'empressement actuel mis à déférer à ses désirs. Bien plus, le prince de Moldavie avait reçu des ordres pour laisser libre le départ des 600 chevaux achetés au compte de Votre Majesté... et nous obtiendrons bientôt de ce pays un nombre considérable en chevaux. »

Quatre années plus tard, en 1786, l'ambassadeur Diez présente au roi de Prusse un plan assurant la remonte des chevaux dans les principautés danubiennes : « Pour ce qui est de mon plan à exécuter, il ne s'agit que d'une créance de 15.000 écus. On pourra alors extraire annuellement de la Moldavie autant de chevaux que Votre Majesté voudra bien m'ordonner. Les Autrichiens, ajoute-t-il, entretiennent en permanence à Jassy (la capitale de la Moldavie), comme délégué, un commandant de cavalerie auquel sont attachés quelques subalternes, dans le but de l'achat de chevaux, sans que cet officier ait fait part de sa mission au hospodar. Pareille procédure ne conviendra pas à Votre Majesté, et c'est pourquoi je propose d'agir autrement, à savoir que le consul Kœnig soit lui-même chargé de faire les achats. Cela coûtera moins cher et ne provoquera pas de soupçons. »

En 1791, le marquis de Luechesini écrit : « Il y a, dans les principautés de Moldavie et de Valachie, de vastes terrains propres à servir de pâturages au bétail et aux chevaux. Le colonel autrichien Cavallare a pris un bail à long terme de ces terres, et il y entretient des remontes pour la cavalerie légère autrichienne. »

La dernière remonte en chevaux roumains pour la Prusse et pour l'Autriche a eu lieu en 1827.

En ce qui concerne les caractères zootechniques de ces chevaux roumains tant vantés par les auteurs dont on vient de rapporter les paroles, la description la plus complète qui nous soit parvenue est celle rédigée par le prince moldave Démètre Cantémir, dans son œuvre, *Description de la Moldavie*. Ce prince, qui vivait au xviii^e siècle, et dont l'érudition était des plus vastes, nous fait savoir que « les chevaux moldaves de la montagne sont de petite taille et ressemblent par leur conformation aux chevaux de Russie, mais ils sont plus vigoureux et plus endurants au travail. Ceux de la plaine, dit-il aussi, sont plus grands, plus rapides d'allure, plus sobres, et d'une conformation encore plus belle. Ils sont appréciés non seulement par les Polonais et les Hongrois, mais aussi par les Turcs, qui ont coutume de dire : *Adzem dilberi, Bogdan bargiri meshurdir*, ce qui signifie : un jeune persan et un cheval moldave, c'est tout ce qu'il y a de plus admirable.

« Ce sont les chevaux des grands seigneurs, continue-t-il, mais il y a aussi sur les frontières moldaves

des bandes sauvages en nombre considérable, dont les chevaux ne diffèrent guère de ceux des seigneurs que par leur taille plus petite et par leurs sabots plus larges et circulaires. »



FIG. 8. — Jument, ancien type moldave. Taille 1 m. 45.
(Élevage de M. Urseano. Phot. de 1899.)

De ces derniers animaux, Buffon a dit aussi quelques mots : « Il y a, en Transylvanie et en Valachie, des chevaux à tête légère, à grands crins pendants jusqu'à terre et à queue touffue, qui sont d'excellents coursiers. »

Je me suis beaucoup occupé, vers la fin du siècle dernier, de savoir s'il était possible de trouver encore en Roumanie quelques sujets offrant le type de ces chevaux moldaves dont je viens de rapporter la description faite au XVIII^e siècle par le prince

Démètre Cantémir, et qui avaient été employés non seulement comme montures dans les armées étrangères, mais aussi comme souche reproductrice dans

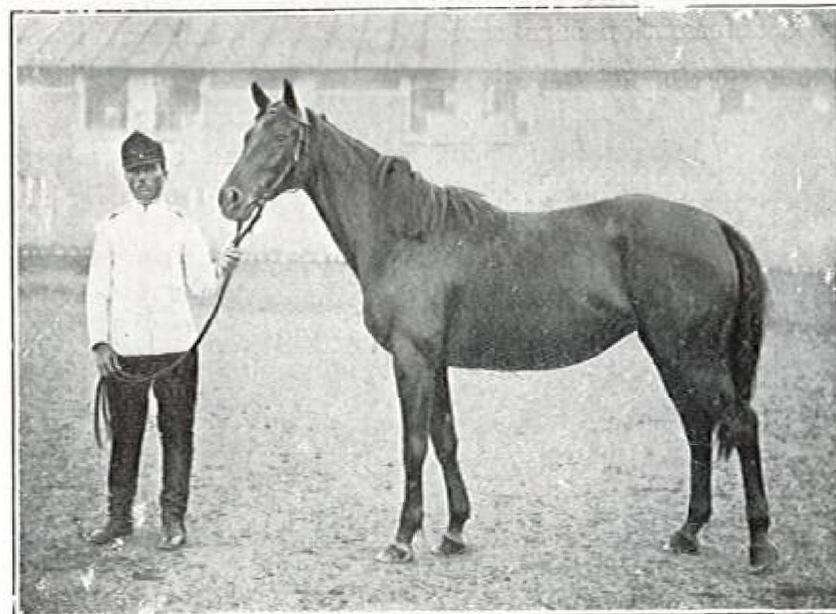


FIG. 9. — Jument, ancien type moldave. Taille 1 m. 45.
(Élevage de M. Ciolac. Phot. de 1899.)

les haras nationaux de l'Autriche, de la Hongrie et de la Prusse.

Mes efforts à ce sujet ne sont pas restés sans d'heureux résultats. A l'occasion d'une mission que l'Etat roumain m'avait, en 1897, fait l'honneur de me confier pour créer avec des juments de l'ancienne race roumaine une section spéciale au haras national de Cislau dont j'avais la direction technique, nous pûmes découvrir, avec mon collègue Negulescu,

ancien élève de l'Ecole des haras du Pin, quelques splendides exemplaires de la race dont je présente, figures 8 et 9, deux photographies.

C'étaient des animaux de 1 m. 45 de hauteur, d'une conformation sans reproche et d'une remarquable vivacité, réalisant le type arabe, très semblable à celui de la majorité des juments pur sang que possédait en France feu Edmond Blanc au commencement de ce siècle.

III

EXPORTATION DES CHEVAUX ROUMAINS POUR LA REPRODUCTION

1° En 1785 et 1789 le commandant autrichien Cavallare, dont nous avons dans les pages précédentes énoncé la qualité d'officier permanent des remontes en Roumanie, envoya en Autriche, en même temps que des chevaux de guerre, plusieurs convois de juments qui devaient servir de reproductrices au haras national autrichien que le capitaine comte Csekonicsi était chargé de fonder à Mézöhegyes, dans la vallée de Mures.

En 1891, une mission spéciale m'ayant été confiée par le Gouvernement roumain en vue d'étudier en Autriche-Hongrie la production animale, l'occasion me fut donnée de consulter à Mézöhegyes, un siècle après sa création, les livres généalogiques de ce célèbre haras que l'Autriche avait, en 1866, cédé à la Hongrie. J'y ai pu constater qu'il avait été envoyé de Roumanie, entre 1785 et 1789, un total de 714 juments moldaves.

La guerre que la Hongrie a faite en 1919 à la Roumanie nous ayant mis en possession de tous les

chevaux du haras de Mézöhegyes ainsi que de ses archives, j'ai eu l'occasion d'examiner les *pedigree* des poulinières et j'ai constaté que la plupart des juments actuelles remontent à une des juments roumaines dont s'était servi Csekoniesi, le fondateur de ce haras en 1785-1789.

2^o J'ai pu ensuite, ayant reçu après la guerre la direction technique des haras de l'Etat roumain, constater que, de même, le haras autrichien de Radaoutzi, en Bukovine, avait eu lui aussi comme souche des juments moldaves.

Ces deux constatations ne sont d'ailleurs pas une découverte pour les hippologues : Petri, entre autres, dans l'*Oekonomische Winke und Verhandlungen revue*, parle des haras nationaux de l'Autriche-Hongrie dans les termes suivants : « Les juments de tous ces haras ont pour la plupart dans leur ascendance du sang hongrois, transylvain et moldave. »

3^o Des reproducteurs de Roumanie avaient aussi, en 1775 et 1778, été employés à la fondation des haras de Netzbruch et de Marienwerden, en Allemagne, où l'on envoya de la Valachie et de la Moldavie 75 étalons et 1.362 juments¹. Le célèbre haras de Trakehnen (Prusse orientale) a lui-même utilisé comme souche mâle quelques étalons moldaves².

¹ N. Filip, *loc. cit.*

² N. Iorga, *loc. cit.*, t. II, p. 136.

IV

LE CHEVAL ROUMAIN TRANSDANUBIEN

L'ancien cheval des Gètes que l'on élevait il y a deux mille cinq cents ans en Moësie supérieure, devenue plus tard province romaine, avait été depuis des siècles mélangé avec les chevaux des Tartares et des Turcs amenés par les envahisseurs dans cette province annexée au xv^e siècle, à l'Empire des Osmanlis, sous la dénomination de Dobroudja.

Malgré ce mélange, le cheval actuel ou cheval dit *de la Dobroudja*, dont la figure 10 donne une idée exacte, me paraît avoir conservé complètement les caractères des chevaux tures et tartares ; ceux-ci se sont substitués aux autochtones. La population musulmane ne s'est du reste jamais assimilée aux indigènes ; d'autre part, la Dobroudja, au moment de l'occupation turque, était peu peuplée, car les Roumains s'étaient retirés au delà du Danube et dans les Balkans. C'est pourquoi, me semble-t-il, le cheval actuel de la Dobroudja possède encore aujourd'hui tous les attributs des chevaux tures et tartares, quoique, après l'année 1878, époque de la réannexion de cette

province à la Roumanie, le sang anglais y ait été introduit ainsi que l'anglo-arabe du Midi de la France. Mais tous les chevaux de la Dobroudja ne sont pas



FIG. 10. — Type du cheval de la Dobroudja. Taille 1 m. 45.
(Phot. en 1900 par le prof. Filip).

semblables à celui représenté ci-dessus. Il en est qui rappellent beaucoup les syriens, les arabes du désert, les tures (fig. 11), les tunisiens et même les corses, les chevaux de la Camargue et les anciens landais français. Celui qui est représenté dans la photographie n° 10 tient plutôt de l'algérien oranais, dont j'ai pu, en 1904, lors de mon voyage d'étude en Afrique, admirer à Oran et à Mostaganem la

solidité et l'élégance, qualités que cependant les Européens ne sont pas tous d'accord à lui reconnaître, bien que cette race barbe soit en fait la souche principale des thoroughbred.

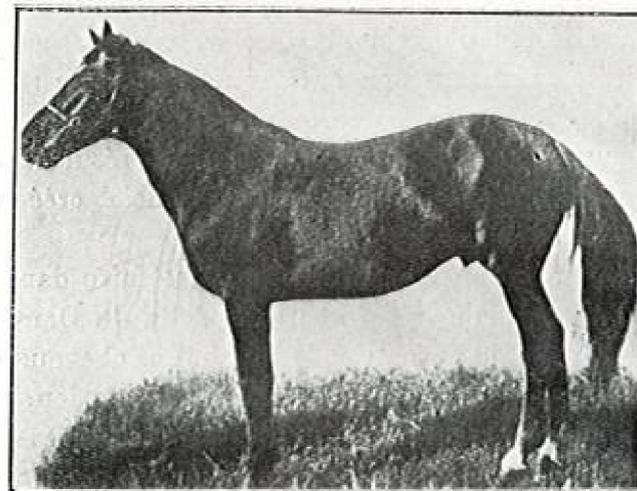


FIG. 11. — Type de la Dobroudja, amélioré par l'anglo-arabe français.
(Phot., en 1908, par le prof. Filip.)

La taille du cheval actuel de la Dobroudja varie entre 1 m. 40 et 1 m. 55. Avant la guerre, cette race fournissait un nombre de chevaux suffisant pour remonter deux régiments de cavalerie légère, dont les animaux, de par leurs qualités, se rapprochaient beaucoup des montures des spahis d'Algérie.

Il y a aussi dans la Dobroudja, bien distincts de ces derniers, des chevaux de grande taille, massifs, fort bons pour l'artillerie, issus de chevaux lourds importés de la Russie et de la Bessarabie. Ces animaux de trait ont une taille de 1 m. 55 à

l m. 65 ; ils sont venus avec les colons slaves qui se sont dernièrement établis sur les bords du Danube et de la Mer Noire, où ils se livrent à l'agriculture et à la pêche. Et cette race de chevaux lourds conserve ses caractères dans ce pays tout aussi bien que la race légère d'origine tartare et turque, ce qui confirme cette assertion sur laquelle j'insiste : que la taille, la masse, les formes et les aptitudes des chevaux domestiques sont moins le résultat du climat et du sol que du milieu artificiel créé par l'homme.

Cette même constatation peut être faite dans la province roumaine située entre le delta du Danube, la Mer Noire, le Dniestr et le Pruth. Les chevaux du Nord de ce pays présentent une conformation, une taille et une vivacité tout autres que celles des chevaux peuplant le centre et le Sud de cette province : les premiers sont propres surtout aux services de la selle et des transports légers et rapides, tandis que les derniers sont aptes plutôt au labour, aux services d'artillerie et des lourds transports. Et pourtant ces deux régions sont tout aussi fertiles l'une que l'autre. J'ajouterai même que la seconde, renommée par ses vignobles, l'est aussi par ses chevaux lourds, alors que les contrées de la Valachie et de la Moldavie, célèbres également par leurs vignobles, ont aujourd'hui des chevaux de petit format. Donc, une fois de plus, la masse et la taille des chevaux ne sont pas absolument dépendantes du climat et des productions du sol.

N'a-t-on pas dit pourtant que dans le Sud de

l'Europe le rapprochement de la mer entraîne une diminution du format du cheval ?

La cause de ces différences doit être recherchée, ici encore, dans la diversité des origines et des mœurs des habitants, dans la race des animaux et dans la manière dont on les soigne : les gens du Midi sont en bonne partie les descendants des colons allemands amenés en Bessarabie par le Gouvernement de l'empire de Russie après l'annexion en 1812 de cette province roumaine qui n'est géographiquement et ethnographiquement que la moitié Est de la Moldavie. Ces colons allemands s'y sont installés en amenant avec eux des chevaux lourds qu'ils croisèrent plus tard avec des danois, des trotteurs d'Orloff et des ardennais, pour conserver la taille de leurs animaux, malgré la situation méridionale et maritime du pays.

J'ai fait une constatation de même ordre en Russie, du côté du Volga, vers Simbirsk : les anciens chevaux de ces régions étaient relativement petits, genre kleppers ; tandis que depuis trente à quarante ans on y élève, et avec succès, des produits d'étalons Shire-horse, Suffolk, black-horse, importés d'Angleterre par le Gouvernement.

J'ajoute enfin que la région des collines en Valachie et en Moldavie ne s'oppose pas au développement de la taille des chevaux. La preuve en est dans deux élevages bien connus chez nous, celui de M. Al. Cantacuzino-Pascani, à Baïa (département Succava), et celui de feu le ministre Vasile Lascar, à Codreni (département Dorohoi) : dans le premier on

élève depuis un quart de siècle des chevaux issus du croisement du percheron et du gros breton avec des juments moldaves légères ; dans le second, j'ai pu, il y a aussi un quart de siècle, réussir à substituer à la petite race demi-sang arabe que l'on y élevait des sujets de demi-sang anglais étoffés, d'une taille de 1 m. 65, en employant comme reproducteur l'étalon Nemours, pur sang amené de France. Je crois avoir ainsi donné, à l'exposition de Bucarest, en 1906, la preuve que le pur sang, même de grande taille, employé judicieusement comme reproducteur en Roumanie, transmet ses caractères sans dégénérescence, ce que, depuis des années, avait soutenu M. Al. Marghiloman, vice-président de la Société du Jockey-Club de Bucarest.

V

DÉGÉNÉRESCENCE DES CHEVAUX ROUMAINS
DANS LES TEMPS MODERNES

Dans les temps anciens, les chevaux roumains vivaient en troupeaux, à l'état de liberté pendant la belle saison sur de riches et immenses domaines, pendant l'hiver, abrités tant bien que mal, broutant l'herbe en grattant quelquefois la neige de leurs pieds. Mais on y introduisait des étalons de haut sang, on pratiquait le choix des poulinières et on avait toujours des réserves de fourrage pour parer à l'éventualité de la disette.

Ces troupeaux appartenaient aux boyards, propriétaires des *latifundia*, généralement d'une grande fertilité ; quelques-uns à de riches paysans éleveurs ; d'autres à des couvents. On était à l'époque pastorale, où les moines détenaient en leur pouvoir presque la moitié du pays, état de choses qui a duré jusqu'en 1864 où un décret du prince Alexandre Jean 1^{er} Cuza, protégé de l'empereur Napoléon III, sécularisa au profit de l'État les biens de mainmorte.

A partir de 1775, date du Traité d'Andrinople, commence la décadence de l'élevage du cheval en Roumanie. En ouvrant les ports roumains du Danube et en permettant ainsi la libre exportation des céréales des principautés danubiennes, sans l'autorisation de la Turquie suzeraine, qui, depuis plus de quatre siècles, en détenait le trafic à son profit, ce Traité inaugura une ère économique nouvelle : la culture du blé devenue très lucrative se substitua à l'élevage ; de vastes prairies où s'ébat-taient naguère les troupeaux de chevaux furent défrichées et emblavées.

L'introduction des machines agricoles, en 1845, sous l'impulsion de l'agronome Ionescu de la Brad, élève de Mathieu de Dombasle à Roville, enleva encore aux chevaux une de leur raison d'être, celle de *dépiqueurs*.

D'autre part, dix années après le Traité d'Andri-nople, l'Autriche et l'Allemagne intensifient leur élevage et arrivent à se suffire pour leurs besoins en chevaux. La Hongrie, alors partie intégrante de l'Autriche, devient très vite le *haras de l'Europe*. Aussi les chevaux roumains tombent-ils dans l'oubli, ne comptent plus.

Cet état de choses est exposé pour la première fois, d'une manière officielle, par un Français, le comte d'Hauterive, secrétaire du prince régnant Mavrocordat (*Mémoire sur l'état ancien et actuel de la Moldavie, présenté en 1787, à S. A. S. le prince Alexandre Ypsilanty, hospodar régnant ; texte fran-çais*).

Les chevaux de l'ancien royaume roumain dont la durée s'étend de 1857 à 1919, en étaient donc arrivés, en 1916, à n'être plus qu'une mosaïque de poneys dont la taille variait de 1 m. 25 à 1 m. 45



FIG. 12. — Type du cheval valaque des collines. Taille 1 m. 42.
(Phot. de 1897.)

(fig. 12), parmi lesquels il s'en trouvait de plus ou moins trapus, mais aussi de plus ou moins allongés, et graciles, plutôt mal que bien équilibrés. C'était en général une plèbe dégénérée, des types introduits par les anciens *pastores romanorum* ou par les divers peuples envahisseurs.

Cependant quelques grands amateurs ou sports-mans restaient fidèles aux anciennes pratiques et sacrifiaient une partie de leurs domaines à l'élevage du cheval, fort peu lucratif faute de débouchés. En même temps la Société d'Encouragement inau-

gurée en 1875 et dont le plus zélé des membres est le propriétaire du haras de pur sang d'Albatros, faisait tous ses efforts pour aider aux mesures qu'avait prises l'Etat depuis 1865 en créant une jumenterie, des haras nationaux et des primes de majoration pour les remontes du pays.

Mais tout cela ne pouvait suffire. On continua à faire venir de la Hongrie et de la Russie les chevaux nécessaires à l'armée et aux autres services importants, et à labourer les champs avec des bœufs. D'ailleurs la situation économique du paysan roumain était telle que, à supposer qu'on lui eût donné des sujets de valeur, il n'aurait pu, ni su, en tirer profit.

On le voit, après un Traité qui avait changé la situation économique du pays, il a suffi de quelques dizaines d'années pour que la race, enviée par les Prussiens, par les Polonais, par les Hongrois et même par les Turcs, arrive à un état de complète décadence. Faute de soins et de sélection, les chevaux roumains se sont perpétués pendant toute la durée du XIX^e siècle en retournant en quelque sorte au type sauvage, et cela, d'autant plus rapidement que les mieux venus, quand il y en avait, étaient mis en vente, de telle sorte qu'il ne restait que les moins bons pour assurer la reproduction.

Cette complète décadence dans un laps d'un siècle, comparée à l'énorme progrès agricole et social réalisé dans le même temps en Roumanie sous l'influence de la civilisation française, pourrait porter à mettre en doute cette assertion que l'état de perfec-

tionnement des animaux domestiques est en rapport avec le degré de civilisation du peuple qui les élève. Mais il n'y a pas de règle sans exception. Ici la décadence de la race chevaline a coïncidé avec un changement de l'équilibre économique international qui a amené un progrès d'un côté, de l'autre une stagnation et même une régression. Et cette régression trouve très facilement son explication: Avec la double évolution agricole et sociale de la Roumanie moderne d'avant la guerre a coïncidé un rapide progrès de la production animale dans les pays voisins. La Roumanie dont le commerce avait été aiguillonné par le Traité d'Andrinople n'eut pas les moyens d'harmoniser aussitôt ses différentes capacités de production; elle se laissa éblouir par les grands revenus qu'elle tirait de ses céréales, reporta sur leur culture toute son attention et s'aperçut trop tard qu'on lui avait enlevé le sceptre de la production chevaline. Pendant ce temps l'Autriche-Hongrie achetait par milliers de wagons notre blé, fort riche en gluten, le transformait en farine qu'elle vendait à gros bénéfice sous l'étiquette *hongroise*.

Lorsqu'en 1864 on s'est aperçu de ce jeu de dupe, on a pris des mesures pour y remédier; mais le problème était autant d'ordre social que d'ordre zootechnique. Il n'a pas suffi de créer quelques haras nationaux pour améliorer la race chevaline, haras d'ailleurs mal dirigés, qu'on a dû supprimer successivement. C'est à la *Sociologie* qu'il fallait s'adresser, ainsi que le pays s'en est bien rendu compte en 1906 et, d'une manière plus complète, en 1917.

VI

LA POPULATION CHEVALINE DE LA ROUMANIE
APRÈS LE TRAITÉ DE VERSAILLES

La Roumanie, au moment de prendre les armes en 1916 contre les ennemis de la France, a mis en sûreté ses 350 étalons nationaux chez ses alliés les Russes, en Podolie. Malheureusement, aucun n'en est revenu, par la faute du chef du convoi. Les juments du pays, dont un certain nombre de pur sang, furent pendant l'occupation allemande, en 1917-1918, évacuées par les Allemands, qui les dirigèrent sur le front français (voir à ce sujet la correspondance officielle allemande abandonnée en 1918 à Bucarest). Aussi la Roumanie se trouvait-elle en 1918 fort dépourvue de chevaux: il ne lui restait sur son ancien territoire que quelques vieilles juments inutilisables, quelques poulains, mais pas un seul étalon de choix.

Heureusement la Bessarabie, revenant à la mère-patrie en 1918, possédait encore un assez grand nombre de juments. La Bukovine n'avait gardé que les déchets de l'ancienne race moldave et quelques

houtzouls. La Transylvanie et le Banat, recouverts en 1919, avaient conservé pendant la guerre quelques milliers de juments d'une taille de 1 m. 50 à 1 m. 65 appartenant aux types demi-sang anglais, demi-sang arabe, anglo-normand, norique, pur sang anglais et quelques trotteurs américains, plus 200 à 300 étalons demi-sang ou anglo-normands.

L'offensive inattendue de l'armée hongroise contre la Roumanie en 1919 procura à cette dernière la facilité d'améliorer sa situation hippique: les montures et les attelages de l'armée hongroise prisonnière devinrent roumains: des juments en grand nombre et quelques étalons furent, sous ma direction, achetés en territoire hongrois occupé, aux prix de 800 à 11.000 couronnes pièce: le nombre fut augmenté de 800 étalons hongrois appartenant aux dépôts de Transylvanie et du Banat ou ayant été capturés au cours des combats. On y ajouta enfin, comme butin de guerre, presque tous les reproducteurs célèbres, tant juments qu'étalons, du haras royal de Mézőhegyes.

Et, à ces lots de beaux chevaux, furent jointes quelques centaines de juments prussiennes et oldenbourgeoises récupérées en Allemagne selon les clauses du Traité de Versailles, plus le quart des juments et des étalons du haras national autrichien de Radaoutzi, qu'avaient achetés à Vienne M. Lariosesco et le chevalier de Grigorecca, et qu'ils ont ensuite cédés au Gouvernement roumain.

La guerre a donc changé du tout au tout la population chevaline de Roumanie. Cette population

comprend actuellement environ 1.800.000 chevaux pour une population humaine de 16.000.000 d'habitants, sur une surface territoriale de 294.000 kilomètres carrés de la nouvelle Roumanie.

Les meilleurs sujets se trouvent groupés dans dix jumenteries nationales, dont cinq sous l'administration du *Service zootechnique et sanitaire vétérinaire*, au Ministère de l'agriculture, et les cinq autres sous l'administration du Ministère de la guerre.

VII

ÉTAT ACTUEL DE LA PROPRIÉTÉ RURALE EN ROUMANIE

En terminant, nous croyons utile de faire connaître en deux tableaux synoptiques : 1^o l'état de division des terres cultivables des deux provinces dont le cadastre est achevé; 2^o l'état des expropriations et mise en possession conformément à la loi agraire de 1917.

1^o Etat de division des terres cultivables¹ en Valachie et Moldavie.

	Hectares
Propriétés au-dessous de 5 hectares	2.281.751
Propriétés de 5 à 10 hectares	1.228.703
Propriétés de 10 à 50 hectares	213.341
Propriétés de 50 à 100 hectares	187.053
Propriétés de 100 à 500 hectares	503.904
Propriétés au-dessus de 500 hectares	349.275
Pâturages en plus	525.565

¹ Il manque dans cette statistique les données de cinq départements.

**2^e Etat, au 1^{er} Juin 1924, des travaux d'expropriation
et de mise en possession
exécutés conformément à la loi agraire de 1917.**

	Transylva- nie et Banat	Valachie, Moldavie et Dobroudja	Bessarabie	Bukovine	Total général en hectares
NOMBRE DES DOMAINES EXPROPRIÉS	8.681	4.751	1.380	996	15.808
SURFACE DÉFINITIVEMENT EXPROPRIÉE	1.528.245 hectares	2.025.820 hectares	1.401.920 hectares	62.312 hectares	5.708.307 hectares
NOMBRE DE PAYANS MIS EN POSSESSION	213.072	411.929	357.003	6.025	992.029
SURFACES ATTRIBUÉES À CEUX-CE	Culture 519.837 hectares	1.490.400 hectares	1.008.015 hectares	8.581 hectares	5.026.833 hectares
	Pâturage 211.772 hectares	213.818 hectares	"	5.697 hectares	465.288 hectares
RÉSERVE GÉNÉRALE	39.492 hectares	288.200 hectares	495.470 hectares	3.022 hectares	526.184 hectares
SURFACE EN COURS DE DISTRIBUTION	177.331 hectares	682.213 hectares	"	41.251 hectares	900.795 hectares
FORÊTS	586.211 hectares	17.012 hectares	198.404 hectares	2.848 hectares	804.475 hectares
TOTAL	1.528.245	2.028.306	1.491.920	62.312	5.708.307

VIII

CONCLUSIONS

I. — De tout ce qui précède, il apparaît que, des antiques chevaux des Daces et des Romains aux chevaux roumains de 1916, une évolution évidente s'est produite, non pas lente et régulièrement progressive, mais comportant au contraire de nombreuses oscillations ou régressions.

II. — Le facteur essentiel de cette évolution n'a pas été le milieu cosmique, mais bien l'état social et politique du pays.

De nombreuses invasions y ont contribué en introduisant des chevaux étrangers de provenances et de races diverses.

III. — L'histoire démontre que la terre roumaine est très propice à l'élevage du cheval, particulièrement à l'élevage du cheval vif et léger, mais sans exclusion du cheval lourd, et, chose remarquable, les régions littorales ne sont pas moins favorables à la production de ce dernier que les autres parties du pays.

IV. — Après une longue période de prospérité, l'élevage du cheval est tombé en décadence à partir du Traité d'Andrinople de 1775, qui a bouleversé de fond en comble l'économie rurale du pays, en substituant les emblavures aux prairies.

V. — Du fait de la récupération par le Traité de Versailles de pays irrédentistes, la Roumanie nouvelle se trouve maintenant en possession d'une population chevaline en grande partie régénérée qui lui permet d'espérer un retour de l'antique prospérité de son élevage.

VI. — Il n'est pas à craindre, croyons-nous, que la multiplication de la petite propriété aux dépens de la grande, par l'application de la loi agraire de 1917, apporte obstacle à cette prospérité, soit parce qu'il reste encore de nombreuses grandes propriétés (voir tableaux nos 1 et 2, p. 59 et 60), soit parce que l'instruction des paysans devenus propriétaires ne pourra que s'améliorer au profit du progrès sous toutes ses formes. Mais il sera nécessaire, plus que jamais, que le Gouvernement conserve la direction de l'élevage et lui donne une orientation basée sur la science.

Il ne faut pas perdre de vue que, si le cheval est pour le pays un facteur de premier ordre dans les échanges internationaux, il reste aussi, pour longtemps encore, un élément important de la défense nationale.

Vu :
LE DIRECTEUR
DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE LYON,
F. N. LESBRE

LE PROFESSEUR
DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE LYON,
H. BOUCHER.

Vu :
LE DOYEN,
J. LÉPINE

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
Dr J. GUIART.

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 5 mars 1925.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
J. CAVALIER

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	13
I. Origine des chevaux roumains	17
II. Les chevaux roumains dans le temps et dans l'espace	24
III. Exportation des chevaux roumains pour la reproduction	43
IV. Le cheval roumain transdanubien	45
V. Dégénérescence des chevaux roumains dans les temps modernes	51
VI. La population chevaline en Roumanie après le Traité de Versailles.	56
VII. Etat actuel de la propriété rurale en Roumanie.	59
VIII. CONCLUSIONS.	61

Faint, illegible text on the left page, possibly bleed-through from the reverse side. The text is arranged in several paragraphs and is too light to transcribe accurately.

Blank or nearly blank right page with a light greenish-tan background.

